

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE CHARIVARI CANADIEN.

JOURNAL POUR RIRE.

LE CHARIVARI CANADIEN,
Paraitra le vendredi de chaque semaine.

PRIX D'ABONNEMENT.

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE,
Un an, \$ 2.00
Six mois, 1.00
Chaque numéro, 6 sous

On ne peut s'abonner pour moins de six mois, payables invariablement d'avance. Toutes lettres, correspondances, etc., doivent être adressées FRANCO, à

A. GUERARD, Imprimeur,
No. 19, rue St. Joseph, St. Roch, Québec.

A UNE FEMME.

Enfant ; si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple
[à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de por-
[phyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous !

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les on-
[des,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mon-
[des,

Pour un baiser de toi !

VICTOR HUGO.

Il y a des gens qui tiennent absolument à ne pas être de leur pays.

D...., qui est presque aussi spirituel que Nadar est long, ne veut pas convenir qu'il est Champenois, bien que son acte de naissance soit daté de Châlons-sur-Marne.

— Enfin, toi disait un de ses amis, puisque tu es né à Châlons, tu es Champenois.
— La belle raison fit D... Alors, si j'étais né dans une étable, je serais donc un veau ?

QUEBEC.

VENDREDI, 7 AOUT 1868.

UN PEU DE TOUT.

Les pasteurs qui conduisent les peuples du Canada dans les gras pâturages de la Confédération ont de la misère avec toutes leurs brebis. Il se trouve dans les troupeaux certain boucs à mauvaise tête qui y sèment la zizanie et l'insubordination. Les pasteurs ont beau menacer de leur houlette ces meneurs indociles, leur promettre mer et monde, leur faire entrevoir à quelque distance de là des prairies magnifiques, des ombrages féeriques ayant nom : chemin de fer intercolonial, agrandissement du commerce, prospérité nationale, etc., rien n'y fait et les troupeaux ne veulent pas entrer dans la terre promise sous la conduite de nos Moïses canadiens !

Dame ! aussi, ces pauvres diables de Néo-Scotiens, on leur a fait tant d'alléchantes promesses, on les a tant et si souvent fait regarder dans des miroirs à plusieurs faces, qu'ils ont un instant cru pouvoir vivre sous la confédération comme des princes, sans travailler, n'ayant qu'à aller puiser au Pactole, coulant ses eaux à reflots jaunâtres au beau milieu de leur province.

La réalité, la triste réalité est venue souffler sur ces châteaux de cartes bâtis par leur imagination ; le Pactole

s'est changé en un maigre et boueux filet d'eau perdu dans les savannes..... et le chemin de fer intercolonial met du temps à se faire.

Les pasteurs McDonald, Cartier, Tilley et autres, armés de houlettes neuves, sont allés essayer une dernière tentative pour faire rentrer dans le bercail ce petit troupeau égaré. On dit qu'ils vont promettre au peuple de la Nouvelle-Écosse que dorénavant les poulets leur tomberont tout rôtis, tout apprêtés dans la bouche. Ils n'auront qu'à mâcher et avaler.

Enfant gâté de peuple, va ! Est-ce assez ? Serais-tu insatiable ; deuxième édition de Pantagruel que tu es ?

Ici à Québec, tout est bien tranquille. Les étrangers nous inondent..... de poussière et d'or ; nos lions, pour rivaliser avec eux, sont obligés de faire des dépenses extravagantes ; presque toutes leurs hardes d'hiver sont engagées au Mont-de-Piété, et le revenu de ces dépôts passe jusqu'au dernier sou en pantalons à largeur microscopique et en chapeaux féroces. On nous assure que chaque lion use, en moyenne, sur le macadam de la rue St. Jean, du jardin du Fort, etc., une paire de belles bottes tous les quinze jours, un habit à queue courte par mois, une paire de pantalons étroits chaque semaine, et un chapeau en cloche tous les douze jours. Ajoutez à cela les gants, badines, lorgnons, teintures, pommades, le fard, etc., etc., et vous comprendrez qu'il n'y a rien d'étonnant de voir les vieux habits de nos lions encombrer le Mont-de-Piété.

TAFÉ-A-MORT.

LES COMMIS.

Nos lecteurs savent que sur la terre il y a des gens malheureux, des gens qu'aucun souffle de bonheur n'atteint ; des gens que le destin condamne à souffrir, à souffrir toujours.

Sans contredit, les commis sont de ce nombre, et nous croyons sincèrement que pour embrasser cet état, il faut avoir une vocation spéciale, une vocation qui demande un courage inébranlable, une patience angélique et une obéissance surhumaine.

En effet, à quelles misères, à quelles vicissitudes innombrables ne sont pas exposés ces pauvres martyrs qu'on appelle commis, et qui, du matin au soir, de l'année à l'année, de la vie à la mort, sont obligés de se soumettre aux caprices révoltants, aux commandements tyranniques d'un patron, le plus souvent hélas ! sans cœur et sans entrailles, qui ne cherche que sa prospérité et sa fortune.

Heureusement, cette règle générale a ses exceptions et, parmi les marchands, nous en trouvons d'humains, de charitables, voire même de sensibles, mais combien ces exceptions sont rares, et qu'elles sont difficiles à rencontrer.

Si encore on allouait aux commis un salaire proportionné à leurs souffrances et à leurs fatigues, on pourrait peut-être pardonner à leurs bourreaux les supplices qu'ils infligent à ces victimes de leur insatiable cupidité, mais bien au contraire, la plupart d'entre eux ne reçoivent qu'une somme à peine suffisante à leur entretien, et plusieurs même, après quatre ou cinq années de travail, sont encore obligés d'avoir recours à leurs parents pour se procurer les hardes qui ne sont pas de toilette.

Avant de clore cet article, nous voulons faire appel à tous les marchands qui ont encore un cœur qui bat dans leur poitrine et, au nom de l'humanité, de la charité et de la justice, nous les prions d'avoir quelque égard pour leurs infortunés esclaves et nous osons espérer qu'ils daigneront y répondre en se montrant bons et justes envers leurs employés.

Tou-Tou.

Le "Charivari" a l'œil ouvert sur M. Bolduc, membre de la Corporation et ex-trésorier de différentes sociétés bienveillantes de cette ville.

Si ce Monsieur ne se hâte de régler bientôt une question en litige, depuis déjà quelque temps entre lui et une de ces sociétés, le "Charivari" se verra dans l'obligation de s'acquitter de cette tâche lui-même,—et cela dans son prochain numéro.

—ooOoo—

Un galant.

M. Edouard O'Brien, notaire de cette ville, est en ce moment à Chicoutimi.

Malgré la terrible chaleur qui nous assiége et les nombreux malaises qu'on éprouve dans une ville, pendant la belle saison, nous n'aurions jamais cru que M. O'Brien put se décider à quitter, ne fut-ce que pour un instant, les murs si hospitaliers de notre bonne ville de Québec.

En effet, les intérêts les plus grands ne devaient-ils pas le forcer à faire le sacrifice d'un voyage sur les eaux du Saguenay ? Ne devait-il pas préférer les amusantes soirées de la ville au pittoresque et monotone paysage qui se déroule sur les deux rives de ce magnifique vassal du St. Laurent ?

N'avait-il pas ici de nombreuses conquêtes à surveiller et à défendre ? Son départ momentanément n'allait-il pas gonfler bien des poitrines, blesser bien des cœurs, et remplir de larmes les yeux veloutés d'une foule de jeunes filles gagnées par les beaux yeux et la bonne mine de notre Adonis québécois ?

M. O'Brien a passé par dessus toutes ces raisons, et aujourd'hui le voilà, je ne dirai pas à la campagne, mais en campagne et, comme Marlborough, ne sait quand reviendra.

Toujours est-il qu'il nous reviendra couvert de lauriers et chargé des dépouilles de ses conquêtes, car le galant O'Brien, à Chicoutimi comme à Québec, est l'idole des jeunes filles et le favori des dames.

Jedi de la semaine dernière, nous le rencontrions dans le village, accompagné de trois demoiselles, qui n'avaient pu résister à la tentation d'aller faire un tour de voirie avec notre irrésistible notaire. Inutile de dire qu'elles se disputaient les sourires de ce favori de Cupidon.

Gentilles colombes, qu'il a laissées ici dans le délire et dans les larmes, ne croyez pas que cet inconstant joue là un rôle sérieux ; non, faites disparaître les perles humides qui ornent les longs cils de vos paupières et au retour, je puis vous assurer qu'il viendra déposer à vos pieds les lauriers cueillis sur le champ de bataille de Chicoutimi.

Tou-Tou.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

1er Août. A la prochaine session du Parlement fédéral, M. John Veldon demandera la permission d'établir un harem en arrière de sa pharmacie.

2 Août. M. Joseph Faffard, marchand de l'Islet, s'enrôlera dans le club des crosseurs dit

des *Infirmes* et son exemple entraînera un grand nombre de ses co-paroissiens qui tiennent à l'imiter.

4 Août. Plusieurs commis, tant du genre masculin que du genre féminin, doivent arriver prochainement d'Angleterre, à la demande expresse de M. Glover, marchand de la Haute-Ville afin de servir les nombreuses pratiques qui fréquentent son magasin.

5 Août. Une nouvelle société en opposition à la société des Pointeurs et à celle des Jaunes se fonde en ce moment à Québec : elle aura pour devise : *Roule ta bosse*. Les membres sont déjà nombreux et on pense qu'elle luttera avantageusement contre les sociétés qu'elle veut combattre.

L'HOTEL FRECHETTE.

Notre but, en fondant le *Charivari*, était d'en faire un journal essentiellement critique et non un journal où l'encens et la louange seraient prodigués aux idoles populaires.

Cependant, malgré ce but que nous continuons religieusement à remplir, nous ne voulons pas nous priver du plaisir de louer quelque fois les personnes et les établissements qui le méritent, et, aujourd'hui même, nous ferons diversion à notre habitude en parlant de l'hôtel Fréchette.

Après avoir visité plusieurs hôtels de cette ville, nous ne craignons pas de dire que le propriétaire de l'hôtel Fréchette est celui qui s'occupe le plus d'améliorer son matériel et de le rendre confortable, afin d'en faire un des premiers établissements de cette ville.

Lorsque vous entrez dans la salle à dîner d'un hôtel, la première chose qui frappe votre vue est une longue table, vous rappelant les tables qui ornent les réfectoires des collèges, et qui ressemblent pas mal à un jeu de quille, plus propre à amuser un flaneur, qu'à étaler les aliments nécessaires à l'estomac d'un homme affamé.

Eh ! bien, à l'hôtel Fréchette, cette routine de réfectoire est disparue, et aujourd'hui, de magnifiques tables d'hôte, à la Parisienne, attendent, chargées des mets les plus succulents, le gastronome qui satisfait toujours amplement son appétit, en allant prendre un repas là.

En voyant les huit personnes assises autour de ces nouvelles tables, on serait tenté de croire qu'on a devant les yeux une famille prenant ensemble son repas habituel.

Là, des amis peuvent se placer ensemble et ne pas être gênés par un indiscret voisin qu'ils ne connaissent pas, et qui quelquefois leur fait prendre un repas capable de leur charger l'estomac et de les alliter pour quinze jours.

Visitez l'hôtel Fréchette et vous serez satisfait.

Tou-Tou.

Sir Geo. Cartier ayant fait don de sa tuque au musée impérial de France, l'empereur Napoléon, pour remercier l'honorable Baronnet de ce don généreux, l'a décoré de la Grand' Croix de la Légion d'Honneur.

UN ORATEUR.

Le président de la société St. Jean Baptiste de St. Sauveur, L. P. Falardeau, notaire privé, a prononcé, le jour de la célébration de notre fête nationale, un discours que nous publions bientôt et qui est un vrai modèle de genre.

Ce célibataire de 38 à 40 ans, qui est le drapeau politique autour duquel se rallie une certaine clique de St. Sauveur, a la manie de prononcer des discours, toujours des discours et partout des discours.

Le principal mérite de ces harangues saugrenues est d'ennuyer énormément les auditeurs et, lorsqu'elles sont trop longues, de les endormir.

Nos lecteurs seront à même d'en juger bientôt.

—ooo—

Montréal, 5 Août, 1868.

Monsieur le Rédacteur,

J'arrive d'une promenade à Québec et je veux vous faire part d'une chose que j'ai remarqué et qui le sera aussi, j'en ai la certitude, par toutes les personnes qui habitent Montréal et vont visiter Québec.

Ici, lorsque vous passez dans nos rues, vous rencontrez une foule de gamins portant des paquets de journaux et criant à tue-tête : *l'Indépendance Canadienne*, le *Witness* etc, etc., tandis qu'à Québec c'est toute autre chose.

Chez vous, comme ici, on rencontre beaucoup de gamins, mais au lieu de vous crier par les oreilles le nom d'un journal quelconque, ils vous assourdissent de l'insupportable cri de : *guenilles, guenilles*, ou de quelq' autre chose toute aussi dégoûtante.

Cet état de choses est vraiment à regretter et j'espère, M. le Rédacteur, que vous travaillerez à le faire disparaître.

PROGRÈS.

—ooo—

Sur notre prochain numéro, nous publierons la suite des vignettes représentant *La vie d'un étudiant*.

Nos lecteurs, qui ont pu admirer jusqu'à présent la couleur vraiment locale de ces spirituelles caricatures, verront que notre artiste, l'habile *Nemo*, a une connaissance aussi profonde que variée de toutes les phases de la vie d'un étudiant et de tous les exploits auxquels il se livre, lorsqu'il va passer ses vacances à la campagne, surtout, lorsque pendant ces dernières, ont lieu les élections.

Mr. Giffard, artiste canadien avantageusement connu du public québécois, vient d'ouvrir son établissement dans la rue de la Couronne.

Les toiles que ce monsieur a exposées dans le vitrail de son atelier ont produit une grande sensation et ont fait enfanter les rêves les plus idéaux dans le cerveau malade d'une certaine vieille de ce quartier qui a cru y reconnaître, non pas de charmantes déesses représentant certains personnages mythologiques, mais bien des démons tentateurs établissant leur poste dans la vitrine de notre artiste.

Tout effrayé du danger d'un tel voisinage, notre vieille illuminée se rend chez le curé et chez le chef de police, les conjurant de venir chasser les hideux démons qui lui étaient apparus dans les vitreaux de M. Giffard.

Comme bien vous le pensez, cette affaire n'a pas eu de suite, et notre nouvelle visionnaire

s'en est retournée sans pouvoir recevoir les secours spirituels et temporels qu'elle sollicitait.

Allons, ma bonne vieille, tâchez de mettre vos lunettes lorsque vous passerez par cet endroit.



Au moment où nous terminons notre mise en page, la Rubrique nous apporte sur ses ailes indiscrettes la nouvelle qu'un jeune dentiste de la rue St. Joseph est en train d'extraire une dent. La bavarde Renommée ajoute de plus que ce Monsieur sert habituellement de l'attirail ci-dessus représenté.

Quoiqu'il en soit, notre presse est impatiente de livrer le "Charivari" à la publicité, et nous ne pouvons vous donner le résultat de l'opération que la semaine prochaine.

Il est cependant permis de supposer que, vu la force de l'appareil, si la dent ne vient pas, ce sera la machoire qui y passera.

Courage, Agésilas !

Excursion dans le jardin du Fort.

Celui de nos limiers qui est spécialement chargé de suivre à la piste les lions les plus en vogue de la Hauteville nous fait parvenir à la hâte ce qui suit :

Mon cher Rédacteur,

J'ai eu l'occasion de faire, hier, plusieurs découvertes dans le jardin du Fort. Il y avait foule. Des avocats, des notaires, des médecins, des juges, des ministres ; puis la jeune poussée des étudiants de toutes sortes, des grisettes, des bonnes ; puis enfin la respectable phalange des mères et grand'mères de tout ce que je viens de vous nommer là.

C'était à en perdre la tête. Non d'une pipe ! que de types, que de por-

traits à crayonner !! Aussi, c'est toujours comme ça : est-on pauvre ? — tout de suite, on l'est plus qu'un rat d'église ; se met-on à être riche ? — l'abondance nous aveugle.

C'est ce qui m'est arrivé hier. Je ne savais par où commencer, tant je me voyais de sujets.

Tout-à-coup, vers le crépuscule, comme j'avais les yeux fixés sur mon carnet, un être blanc des pieds à la tête passe à quelque distance de moi. J'ai peur d'abord : c'est toujours mon premier mouvement. Mais je me rassure vite, pars dans la direction du fantôme, le suit dans toutes les allées du jardin, tout en badigeonnant son portrait, et ce n'est que lorsqu'il a quitté la place que je cesse ma discrète poursuite.

C'est qu'aussi, lectrices et lecteurs, je tenais-là, au bout de mon crayon, un de ceux qui conduisent le char de la mode, tout ce qu'il y a de plus lion parmi les lions de la haute....

Un fils de juge, quoi ! et un joli garçon par dessus le marché,

Le jeune C.... tout de blanc habillé, pantalons à la dernière dernière mode, ne descendant pas plus bas que la cheville du pied ; espèce de gilet blanc, ne dépassant pas la troisième vertèbre dorsale ; chapeau de paille blanc dont la forme se perd dans un nuage de mousseline blanche (je vous demande pourquoi cette mousseline ;) puis le menu ordinaire : badine, longnon, cigare, etc, etc.,

Les autorités devraient prendre des mesures pour que nous ne soyons pas exposés à rencontrer le soir des fantômes comme le mien d'hier. C'est dangereux pour les femmes.

ARGUS.

A NOS CORRESPONDANTS.

Mlle. SARAH CRITIQUE.—Nous sommes peinés de ne pouvoir publier maintenant votre excellente correspondance, des raisons graves nous obligeant de nous en abstenir pour le moment.

Peut-être le pour-rions nous plus tard.

UN AMI POLITIQUE.—Nous publierons votre discours bientôt.

Un trait de générosité.

Dernièrement deux tanneurs de la rue St. Valier, désirant se procurer quelques délassements et jouir de l'air pur et frais de la campagne, se dirigeaient, accompagnés

de leurs familles, vers la petite Rivière. Après avoir admiré le paysage enchanteur qui se déroule sous les yeux du touriste, et avoir contemplé leurs traits se réfléchissant dans les eaux argentées de la rivière, nos promeneurs se dirigèrent vers la maison d'un certain M. Giguère, cultivateur de cet endroit.

Il est de mode, lorsqu'on va faire un tour à la campagne, de se faire apporter du lait et du sucre, afin de faire une collation champêtre, et malheur à celui qui déroge à cette louable habitude, car il s'acquiert la réputation d'un ladre et d'un mesquin.

Nos deux tanneurs ne voulurent donc pas qu'on leur attribuât des épithètes aussi maisonnantes; et ils demandèrent à M. Giguère les mets indispensables à ce repas obligatoire du citadin gourmet. Madame Giguère s'empressa de les satisfaire et, s'asseyant sur l'herbette, environnés des nombreux fruits de leur alliance matrimoniale, nos deux tanneurs savourèrent tout à leur aise les délices du festin champêtre.

Un coup fini, il s'agissait de payer et, s'adressant à la maîtresse de céans, ils lui demandèrent combien ils lui devaient.

Celle-ci, avec la générosité hospitalière qui distingue essentiellement la race Canadienne Française, les laissa à leur générosité et ne voulut leur imposer aucune indemnité, quelconque.

Grand embarras chez nos deux illustres promeneurs, combien allaient-ils donner?

Ils se consultèrent donc ensemble et, après avoir débattu cette liste civile d'un nouveau genre, nos deux compères votèrent la somme énorme de trente sous et, tout fiers de leur générosité, ils prirent une pose que leur aurait certainement envié l'oiseau orgueilleux de dame Junon, épouse du seigneur Jupiter; puis faisant un jette protecteur qui passa pour un salut, nos généreux tanneurs reprirent le chemin de la ville.

Ces deux messieurs sont M. Pierre Debig... et M. Poliquet.

Tou-Tou.

Funerailles d'une Corneille.

Hier ont eu lieu les funerailles d'une corneille répondant au nom de Lanoir et appartenant à M. Pitre Portugais, chasseur renommée.

José Bruno, fruitier, conduisait le d u l M. Guillaume Boily dit Belhumeur portait les coins du poêle à côté de M. George Cook, armurier, qui ne portait rien.

M. Portugais apparut en habit de deuil, la douleur le mangeait. Son garçon, ti Louis, le suivait. Quant à lui, il n'avait pas l'air bien triste.

Arrivé à la fosse, un coq du voisinage battit des ailes et chanta. Alors José Bruno prit une chie et se mit à sourire.

M. Boily dit Belhumeur monta sur un monticule et parla en ces termes:

" Foi de Guillaume, Pitre, je crois que ta corneille a été empoisonnée."

Ici l'orateur fut interrompu par des éclats de voix. C'était José Bruno, qui discutait sur l'issue d'une bataille de coq. Pour ar-

réter le vacarme Boily dit Belhumeur cria de sa petite voix: nos gens, allons manger des pommes su José Bruno.

Allons-y tous en masse, cria Pitre Portugais.

Et tous s'en allèrent.

Peu de temps après on vit passer Pitre Portugais et Boily dit Belhumeur; l'un mangeait une pomme et l'autre un bâton de tir. M. Cook les suivait et ne mangeait rien.

Que la terre soit légère à cette pauvre corneille.

Sur notre numéro du 24 juillet, notre ami Crac, nous parlant d'une nouvelle association de crosseurs, nous disait que le jeu de crosse tendait à s'insinuer de plus en plus dans nos mœurs et à absorber nos loisirs.

Notre ami ne se trompait pas. Non seulement la jeunesse et les infirmes de notre ville; se font un honneur et une gloire d'appartenir à un club quelconque, mais voilà aussi que de nouvelles associations se forment dans les campagnes, ayant pour but d'éclipser leurs sœurs aînées de Québec.

Ces enrôlements sont dus, nous apprend-on, aux efforts inouïs que font en ce moment les crosseurs Noé Langevin et Joseph Laurin, afin d'enrôler sous la bannière des Bender, des Brunet, des Leclerc, e'tc., etc., tous les infirmes qu'ils pourront trouver sur leur chemin, et qui voudront bien faire partie du club nouvellement fondé.

Ces deux nouveaux Pierre l'Hermite prêchent leur nouvelle croisade par nos campagnes, et, en ce moment, Joseph est à St. Thomas. Il a préféré s'approprier la rive sud du fleuve, de peur que sur la rive nord on lui répétait une certaine aventure qui n'est pas tout à fait de son goût et qu'il tient à éviter à tout prix, car, malgré toute sa bravoure, il fut autant les gens du Château Richer qu'une corneille fut la poudre. Noé, lui, qui n'a pas les mêmes raisons, a entrepris la rive tant redoutée de son confrère, et nous ne doutons pas un instant que ses éloquentes prédications ne soient couronnées des plus glorieux succès.

Tou-Tou.

Oiseau d'un nouveau genre.

Quel est le voyageur qui ne connaît pas M. Bernier, de l'Hôtel National

Qui n'a pas été ennuyé, fatigué, ahuri, par l'éternel bavardage de cette pie qu'on entend toujours et qui ne se lasse jamais?

Quel est le marin qui n'a pas vu ces yeux de hibou roulant avec une rapidité effrayante dans leur orbite et inspirant une répulsion que le premier venu trouve toute naturelle? Enfin, qui n'a pas admiré la complaisance de ce baril de chair humaine qui a pour nom Bernier?

Il n'y en a pas, croyons-nous, et la curiosité seule, d'entendre et de voir ce gigantesque et terrible bavard, doit lui procurer des pratiques.

DEVRONT PARAITRE BIENTOT.

Le mariage suivant moi, n'est qu'une spéculation ou la perdante est la femme, par Edouard Trudelle, artiste en planches d'épingle.

Si Mademoiselle C... était sur le sommet d'une côte et sa bourse au pied, ben non! je ne me fatiguerais pas à grimper, par le même.

J'assiège une certaine maison de la rue Grant que défend le maire Lemesurier, par Hector Verret.

Je ne me contente pas de pointer les femmes dans les rues, mais je les poursuis jusqu'à leurs demeures, magnifique ouvrage en deux volumes par M. William Thibault, peintre, de la rue St. Joseph.



PROVINCE DE QUEBEC.

CHAMBRE DU PARLEMENT.

BILLS PRIVÉS.

Les personnes qui se proposent de s'adresser à la LÉGISLATURE de la Province de Québec pour obtenir la passation de BILLS PRIVÉS ou LOCAUX, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de corporation pour des fins commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de faire toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiées que, par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la "Gazette du Canada," elles sont requises d'un donner DEUX MOIS D'AVIS (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la "Gazette du Canada," en anglais et en français, et aussi dans un journal français publié dans le district concerné. Le premier et le dernier de tels avis devant être envoyés au Bureau des Bills Privés de chaque Chambre.

Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "trois premières semaines" de la session.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE.

Greffier du Cons. Lég.

G. M. Muir.

Greffier de l'Ass. Lég.

Québec, 15 juin 1868.

LE CHARIVARI CANADIEN

X. Papin, Propriétaire.

A. Guérard, Imprimeur.

Se vend à Québec, chez

Mr. Laforce, Maison des Bains, côte du Palais, Haute-Ville; chez Mr. N. Dubond, tabacconiste, rue et faubourg St. Jean; chez Mr. R. Lyonnais, lithier, rue St. Joseph, St. Roch; à l'hôtel Blanchard; chez M. Hollivel, vis-à-vis le Bureau de Poste; aussi à notre bureau, No 19, rue St. Joseph

A Montréal, chez Mr. Perry, No 1. coin de la grande rue du faubourg st. Laurent et de la rue Craig.

A Ottawa, chez M. F. Tourangeau, épiciier, rue Clarence, près de la rue Dalhousie.